

## Ces fleurs qui disparaissent

Il est évident que leur disparition ne traumatise personne. Et pourtant quel drame, de savoir que telle ou sorte de plante était là depuis des siècles, dans certains cas depuis des millénaires, et que peu à peu, sous la pression de l'homme, qui a toujours usé des engrais en vue d'une seule augmentation de la productivité et non pas par amour du terrain, elle en vient à se raréfier pour un jour disparaître tout à fait.

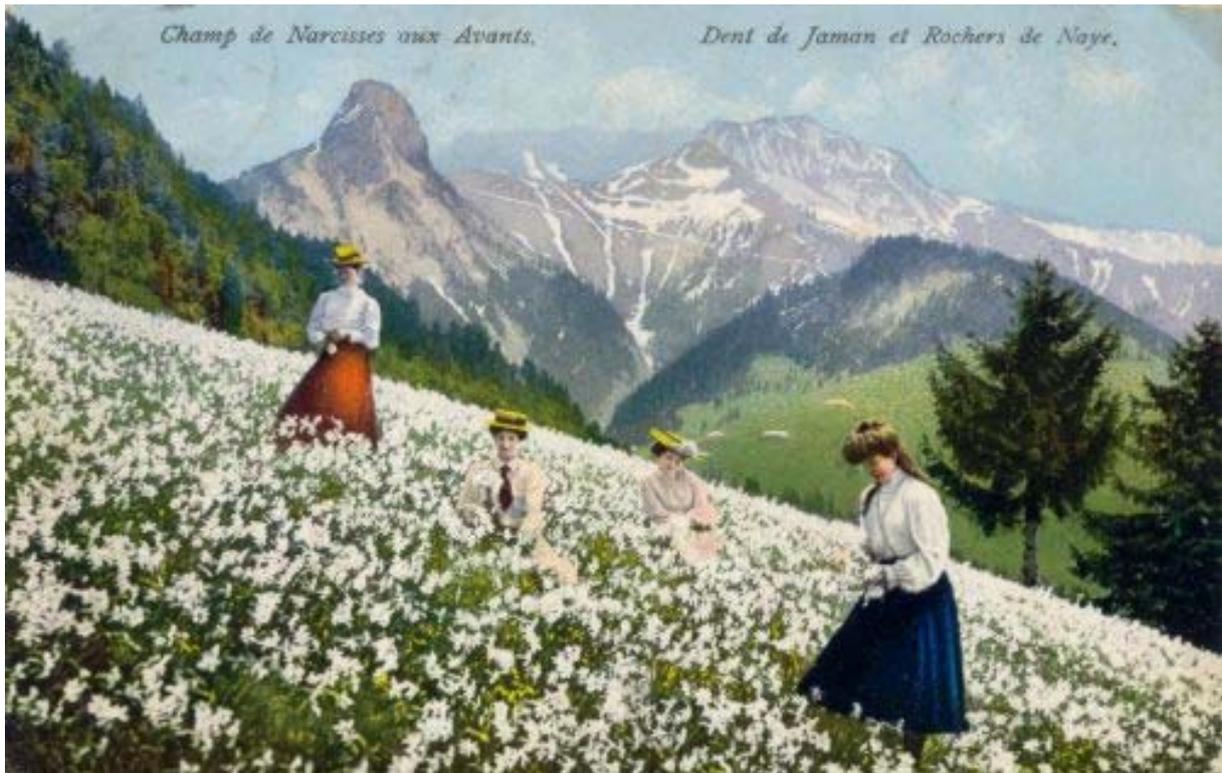
Il en fut ainsi dans notre village avec les narcisses. On connaissait personnellement au moins trois coins où ils prospéraient, à la Sagne, au Crêt-du-Puits et aux Vyfourches, près des Cruilles. La Sagne a été labourée, les narcisses ont disparu. Au Crêt-du-Puits, les champs ont été livrés à la construction. Aux Vyfourches, il faudrait contrôler cela de plus près, mais il y a toutes les malchances aussi pour que cette fleurs magnifique ait disparu.

Oui, qu'ils étaient beaux nos narcisses. Par notre cueillette a-t-on contribué à leur disparition ? Sans doute. Car il y a que tout homme, quelque soit son désir de ne pas trahir la nature, exerce quand même une forte pression sur elle. Homme et nature, les épousailles sont difficiles. Et sans doute elles le sont tellement qu'il y aura forcément divorce un jour. C'est l'inéluctable.

Ainsi les narcisses ont disparu – comme ils disparaissent peu à peu même aux Pléiades où ils étaient par millions – et sur notre pâturage les orchis vanillé, pourtant si courant autrefois, se sont fait la malle ! Engrais sans doute. A moins que des étés trop chauds et trop secs n'aient contribué à leur élimination. Ils ne reviendront sans doute jamais. Reste le Mont-Tendre où on les trouve encore nombreux, surtout du côté du Petit Cunay, mais jusqu'à quand. En restant optimiste, optons pour qu'une gestion améliorée de ces lieux puisse contribuer à leur sauvegarde. Ce n'est pourtant pas certain.

Même nos beaux crocus ont tendance à disparaître. Au printemps, les champs de mon village en étaient blanc, comme neige, aujourd'hui à peine les remarque-t-on, épars, nombreux encore certes, mais sans commune mesure avec ce qu'ils étaient autrefois. Las, ailleurs encore, sur les pâturages, plus encore que par la présence humaine, ils disparaissent ou disparaîtront par l'action néfaste au plus haut degré des sangliers. D'aucuns vous diront que ces animaux ont un rôle positif, qu'ils retournent la terre, et patati et patata, des imbécilités qui ne résistent pas à une analyse sérieuse.

Ô belles fleurs de mon enfance, qui disparaîtrez en même temps que moi sans doute. On aura fait un beau voyage. Hélas, un peu trop court.



On a souvent parlé de ces Pléiades ou de ces Avants. La situation n'est pas aussi désespérée qu'ici, néanmoins les menaces sont sérieuses.



## Des fleurs dans les prés

Et ces grandes couïques émergeaient à vue d'œil. Quand on prenait le chemin de La Sagne pour suivre le vallon, leur parfum si envoûtant en dépit de leurs corolles sans charme, nous enivrait. Il était temps pour nous, si même ce n'avait pas été trop tard, d'aller cueillir les narcisses. Les plus belles fleurs que nous connaissions, mythiques, parfumées à l'excès, et si jolies avec leurs corolles délicates, de rouges et de jaune mêlés qu'encadrent des pétales d'un blanc crémeux. Et qui, cueillies en longues tiges qui se terminent en un renflement pointu, se développent en fleurs élégantes derrière les fenêtres d'une cuisine. Après elles couraient tous les enfants du village, et même des adultes qui n'hésitaient pas à fouler comme nous l'herbe des champs.

Quelques-uns partaient à La Sagne, d'autres au Crêt-du-Puits, plus loin aussi, aux Cruilles ou à la Cabinette, là-bas, en direction des Vyffourches. Je connaissais surtout, avec quelques autres, le coin du Crêt-du-Puits, en plein milieu des champs que nous piétinions comme si nous n'avions pas été des fils de paysans, soumis à une irrésistible tentation. Et de ces fleurs aristocratiques, nous en cueillions de gros bouquets pour nos mamans, Churchill et moi.

Passa un jour Femil qui voulut nous en acheter. Ne savait-il donc pas où les trouver ou n'avait-il déjà plus l'aquet de les cueillir lui-même ? Il était, avec sa barbe de trois jours, vêtu de sa vareuse grise au tissu épais. Qu'en aurait-il fait d'ailleurs de ces narcisses dans sa cuisine sombre où il se tenait avec sa sœur même les jours de grand soleil ? Enfants, nous ne savions pas la sensibilité qu'il y a en chacun et qu'il n'est pas d'âge pour aimer les fleurs.

Mais pendant tout ce temps, les arbres s'étaient ouverts. Ça avait commencé à l'Épine, par le fayard qui devance toujours les autres de deux à trois jours. Et n'allez surtout pas me dire que celui du Signal de la Thomassette est plus précoce et que vous avez ainsi de par l'autre bout des climats meilleurs que les nôtres qui sont ceux de l'Épine, de Bonport ou du Pont ! Ça se poursuivait par les arbres avoisinants. La verdure montait à l'assaut des collines. Elle inondait le paysage. C'était une mer. D'un vert tendre qui rendait les sapins plus noirs et plus austères. Ce vert-là, nous l'aurions croqué ! Le soleil donnait sa lumière juvénile à ces feuillus superbes. Et la limpidité de l'air était telle qu'elle faisait apparaître plus vive encore la fraîcheur de ces tons délicats.

A dire vrai, c'était le plus beau moment de l'année. Il montait en nous une ivresse qui nous faisait oublier l'existence des mauvaises saisons. Un renouveau total. Et la verdure allait plus haut. Les fayards des autres niveaux forestiers s'ouvraient à leur tour. Puis il tonnait. Une grosse pluie noyait le paysage trois jours durant. Mais aussi par habitude, très vite, nous oubliions ce renouveau éclatant. La vie continuait et déjà le vert des feuillus se rapprochait en tonalité des verts tristes des sapins qui ne connaissent qu'à peine les saisons.

\* \* \*

### **Des fleurs au jardin**

Oui, dans le jardin avaient poussé les premières fleurs. Des perce-neige, des nivéoles avaient enchanté la plate-bande, et de gros crocus de jardin jaunes avaient illuminé une bordure. Les premières abeilles passaient d'une fleur à l'autre dans un soleil éclatant. La vie renaissait. Un chat s'étirait dans la terre sous le poirier. J'étais là, moi aussi, seul. Mon père à sa laiterie, ma mère à la cuisine, mes grands frères ailleurs, par le village peut-être. Quant au plus jeune, était-il à jouer à la chambe avec son copain Jacques-Louis ou restait-il à la cuisine avec ma mère ? Je vécus ainsi une enfance solitaire. Ce furent malgré tout des années heureuses où j'appris à connaître cette grande maison, où je fis véritablement mienne chacune de ses pièces, chacun de ses recoins, découvertes qui dureraient longtemps, toute ma vie.

La neige fondait aussi dans les champs. Il y avait quelques taches là où l'eau sourd des sols détrempés. Elles s'agrandissaient. L'eau sortait bientôt de toutes parts, rongeaient la neige par-dessous. Il y avait des ruisseaux qui naissaient, qui couraient le long des chemins, qui zébraient la Sagne de bandes grises et qui formaient fina-



lement presque une rivière née bien au-delà du Cul-de-l'Etang, aux Près-Pourris, sur les champs du Séchey. C'est que le ruisseau souterrain, endigué depuis plus de cinquante ans, n'arrivait plus à suffire à évacuer ces eaux issues d'un vaste territoire. Et cette rivière formait un petit lac tout près du village, s'infiltrait dans une grille, passait sous le vieux moulin pour dévaler ensuite le petit vallon et ressortir au bord du lac Brenet. Une année même il plut tant que celui-ci arriva derrière les maisons du village. C'était l'inondation. Ils avaient ouvert le Grand-Creux. De l'eau pénétrait dans les caves des maisons. On parlait de quarante centimètres au fond de celles-ci dont les premières marches des escaliers étaient inondées. Mais avec ça la neige avait disparu partout. Il n'en restait plus qu'à la lisière des forêts, là-haut, qui annonçait des restes importants au cœur des proches pâturages.

Les premiers crocus avaient poussé aux pieds des Bosses et aux alentours, au bas des Brûlées; puis à La Sagne, et puis encore près de chez nous. Les champs en étaient blancs et violets. Quand on se baissait, c'était comme de la neige. Et ces milliers de fleurs étaient plus belles encore d'être les premières et d'annoncer de façon cette fois-ci certaine le printemps.

Mais dix jours à peine et c'étaient déjà les primevères qui perçaient les vieilles herbes des talus. De hautes sur tige, plus modestes que leurs sœurs de plaine dont nous avons déjà eu un échantillon. En effet la tante Yvette était montée à la Vallée quelques semaines auparavant et en avait pris avec elle. Nous, nous avons encore de la neige. Tandis que là-bas, à Champvent, c'était le printemps. Alors ma mère, l'espace d'une heure, regrettait son village, le jardin de la maison paternelle, et les vergers aux pieds des arbres desquels poussaient ces fleurs aux corolles plus étalées et d'un jaune plus lumineux.

Ma mère les mettait dans une assiette. Ça lui rappelait sa jeunesse quelques jours. L'instinct revenu la poussait même à rendre visite à ses parents, à ses frères et sœurs qui demeuraient tous là-bas. Mais elle revenait quand même. C'est que maintenant il y avait ici les enfants, la maison, le jardin, les poules, cette nouvelle vie enfin qui avait chassé l'ancienne, si riche celle-ci avait-elle pu être.

\* \* \*

## Et des morilles

Et puis même là-haut sur les pâturages la neige fondait, laissant apparaître une herbe aux couleurs délavées. Les dimanches nous pouvions recommencer nos promenades avec ma mère et retrouver les lieux connus, toujours les mêmes... le Bonhomme, la Cerniaz, le Chalottet. A choix ! Et là-haut, parmi cette herbe sèche, poussaient les premiers bleuets. Petites fleurs qui crèvent le gazon de leur luminosité étonnante. Nous en cueillions des dizaines pour les mettre dans une assiette avec de la mousse revenus à la maison. C'était vraiment le printemps.

Il y avait bien longtemps déjà que les premières morilles avaient été trouvées. Moi je ne les voyais pas. Il me semblait pourtant que là, dans ces feuilles, parmi ces écorces, il aurait dû immanquablement y en avoir. Mais non, il n'y en avait pas, pas l'ombre d'une. Il faut dire que le plus souvent je regardais le paysage plutôt que le sol. Je savourais l'ambiance... la fuite des nuages dans le ciel au-dessus des forêts... les arbres qui bruissent parfois dans un grand souffle... le chant des oiseaux à la limite des pâturages.

D'autres par contre les trouvaient. Ils connaissaient les coins, ils les flairaient. C'étaient des chasseurs ou des pêcheurs surtout. Un don particulier, une connaissance aiguë, presque surnaturelle, des

biotopes où elles poussent. Ils en avaient cueilli des cinq cents, des mille ! Des chiffres à peine croyables. A vous en remplir une grosse corbeille à bois. Ça vous laissait bouche bée. Ça vous faisait aussi prendre conscience de votre insignifiance totale en ce domaine. Non, jamais personne de par le village n'irait raconter un jour par les bistrotts que le Tasson avait trouvé deux cents morilles sur la Muratte, toutes plus grosses les unes que les autres !

Elles poussaient le mieux surtout après l'orage. Ils les sentaient, les vrais fanatiques. Ceux-ci hantaient les bois semaine et dimanche et se sortaient de coins apparemment jamais visités. Une vraie chasse. Et un mythe. La morille... si belle, si riche de parfums au cœur de la forêt. Et somme toute très bonne dans votre assiette. Mais chez nous, une ou deux morilles dans la sauce du rôti, et cela une fois par saison, coupées en petits morceaux pour que chacun au moins en ait sa part, quelle misère !

On raconte qu'un jour Mme Meyer, qui revenait de l'usine par le train, en vit quelques-unes par la fenêtre du wagon qui poussaient là, le long de la voie. Et que fit-elle ? Elle descendit à la première station qui était Le Lieu, revint en arrière et cueillit ces précieuses morilles non loin du tunnel où elle les avait aperçues. Que n'auraient-ils pas fait pour elles, les vrais mordus ?